

Dimanche matin, 16 janvier 1910, à Saint-Nicolas,  
pour l'anniversaire de l'association libérale

« Le Royaume de Dieu ne consiste pas en parole, mais en puissance. »  
(I Épître aux Corinthiens 4, 20)

La fête qui nous rassemble ce matin a son originalité : elle ne célèbre pas le christianisme comme tel, mais l'association qui au sein de notre Église s'est donné pour but la défense de la liberté. Nous continuons en fait un combat que l'apôtre Paul avait commencé à livrer dans ses épîtres. Ces Épîtres ont été intégrées au Nouveau Testament ; on ne saurait donc nous reprocher d'inscrire notre fête dans un culte dominical.

Notre premier sentiment, en cette circonstance, est de gratitude envers nos pères. Lorsque la liberté de conscience se trouva menacée dans l'Église d'Alsace, ils ont su défendre courageusement une valeur essentielle, héritée de l'époque des Lumières. Le mot « libéral » était décrié. On y voyait l'expression d'une pensée dépassée, sans spiritualité, et pédante. Mais eux, nos pères, ne se sont pas laissé démonter et ils ont continué à se réclamer du libéralisme, parce qu'ils savaient que la grande vérité humaine que ce mot désignait ne devait pas être oubliée, qu'elle devait au contraire être transmise aux générations futures.

Ce qu'ils ont maintenu et nous ont légué est manifeste. Un visiteur venant d'autres régions d'Allemagne trouvera dans la vie de nos églises d'Alsace bien des faiblesses et son jugement critique pourra être fondé. L'organisation ecclésiale est chez nous moins solide, moins poussée, que dans d'autres provinces. Des changements urgents que réclamerait notre temps sont souvent refusés, sous le prétexte qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! Nous avons vu cela il n'y a pas si longtemps, quand les conseillers consistoriaux de Strasbourg se sont élevés contre le projet d'une nouvelle répartition des paroisses, ne se rendant pas compte qu'une telle réforme est devenue nécessaire pour l'équilibre même de notre église.

Mais à côté de toutes les critiques que le visiteur pourrait nous adresser, il y a un point positif qu'il devra reconnaître avec joie : c'est que parmi nous souffle un air salubre ; c'est qu'ici les pasteurs ne sont pas surveillés et dénoncés sur un plan dogmatique ; c'est qu'ici on ne juge pas et on ne contraint pas les convictions. Le paroissien sait que son pasteur parle ouvertement, selon son cœur, qu'il n'est pas obligé, pour éviter des ennuis, de taire ou de dissimuler ses pensées. Et le prédicateur regarde avec confiance vers les autorités qui ont la responsabilité de gérer les affaires de l'Église, il sait qu'elles ne céderont pas aux pressions de ceux qui voudraient réduire la liberté de conscience.

Tout récemment j'ai rencontré dans le train un professeur, qui avait enseigné à Strasbourg et qui a été nommé il y a quelques années dans une autre université. Il m'a confié au cours de la conversation que ce qu'il regrettait surtout en étant ainsi séparé de Strasbourg, c'est que ses enfants seront privés d'une éducation religieuse donnée dans cet esprit de liberté et de véracité qu'il avait tellement apprécié en venant chez nous et qui lui avait permis de se réconcilier avec la religion. Que la réputation de notre église soit aussi bonne, c'est le mérite de ces laïques et prédicateurs qui ont fondé une *association de libre pensée*. Et leurs efforts ont été couronnés de succès non seulement parce qu'ils ont combattu avec ardeur, mais parce que leur manière de penser et de comprendre la pensée était claire et généreuse. Ils ne voulaient pas la liberté pour eux uniquement, au détriment d'autres opinions ; ils voulaient que la liberté soit vécue comme une pratique naturelle de l'église. Chaque point de vue, même hostile au nôtre, a droit de cité chez nous, pour peu qu'il soit exprimé d'un cœur sincère.

Notre programme est simple.

Nous regardons comme de notre devoir de veiller à ce que dans les instances de l'Église les représentants de la pensée libérale ne deviennent minoritaires, de sorte que pourraient être décidées des mesures restreignant la liberté. Mais en disant cela, ne nous cachons pas le danger qui nous guette. Car nous faisons de la politique au sein de l'église, la politique en général risque de corrompre les cœurs, avec la politique d'église le risque est encore accru. On a à s'occuper de petites choses et des apparences. Vous savez par vous-même comment des petits combats avec fatalement des enjeux de pouvoir abaissent le niveau moral des personnes. Il en va de même pour une collectivité ou un corps social. Comme nos partis politiques sont donc devenus petits (si on les compare aux idéaux dont ils se réclament)...

Cela peut bien nous arriver aussi. Ceux qui se trouvent plongés dans les affaires de gestion sont amenés parfois à s'interroger douloureusement : qu'est-ce que ces calculs, ces combinaisons pour atteindre une majorité de voix aux prochaines élections ont à voir avec la religion ? Il est certes plus facile de tenir de grands discours qui stigmatisent de telles pratiques que d'agir à l'intérieur selon son devoir. Nous avons bien conscience qu'il nous incombe de veiller au respect des libertés formelles dans notre église et que le travail ingrat qu'il nous faut fournir pour cela s'impose cependant comme une dure nécessité politique. C'est pourquoi nous soutenons ce travail et savons gré à ceux qui l'accomplissent

Mais n'oublions jamais le danger que l'esprit partisan nous fait courir. Pour ne pas sombrer dans la médiocrité, il nous faut revenir à la grande idée pure qui a inspiré les fondateurs, pour y retrouver une indispensable clarté et des règles de conduite.

En agissant ainsi, nous nous sentirons élevés au-dessus de la mesquinerie de certains combats internes. Nous comprendrons que nous sommes plus qu'un parti. Nous soutenons la religion de Jésus et travaillons pour le développement de la piété. Nous voudrions que l'esprit de liberté de notre temps et l'esprit du christianisme mènent ensemble la lutte. Mais nous constatons au contraire que la religion s'éloigne de plus en plus des données de notre époque, qu'elle leur devient étrangère. On avance toutes sortes de raisons pour expliquer ce phénomène, mais en réalité nous ne comprenons pas bien pourquoi.

Lorsque nous lisons dans le *Nouveau Testament* les paraboles et les paroles de Jésus, nous nous ne pouvons que nous étonner du fait que notre temps les rejette. En quoi donc ces messages s'opposeraient-ils à la mentalité moderne ? Le cœur de l'homme aurait-il changé à ce point en deux mille ans qu'il ne saisit plus ce qui est signifié ici de vrai et de simple ? Est-ce que le désir ardent de paix et d'un accomplissement de l'humanité, qui habite notre âme, ne serait plus celui que Jésus exprime dans les *Béatitudes* ? L'avenir, le devenir universel que souhaite l'homme qui réfléchit au sens de l'histoire, serait-il maintenant d'une autre nature que celui dont il est question dans les paraboles sur le royaume de Dieu ?

Qui s'est vraiment pénétré des paroles de Jésus sait qu'elles ne peuvent rien perdre de leur force de vérité au cours des siècles et que dans mille ans encore l'évangile qu'elles proclament sera le même qu'aujourd'hui.

Qu'est-ce qui fait que la lumière s'éteint ? Lorsqu'une ampoule électrique s'arrête de briller, cela n'indique pas qu'il n'y a plus de courant, cela vient seulement d'un défaut de contact. Arrive un ouvrier qui va sortir le fil de cuivre de la vis, le polir, le rentrer avec soin, et voici que la lumière brille de nouveau. C'étaient la rouille et des impuretés accumulées qui avaient empêché le courant de passer.

De même donc à notre époque, le courant est là. Les ondes d'une religiosité élémentaire traversent l'âme humaine, aujourd'hui comme hier. Mais il peut manquer le contact avec la religion de Jésus. Les conceptions du monde, dans lesquelles elle s'était logée, n'ont plus cours. Ainsi est-il arrivé qu'elle a cessé de marquer notre temps. Les idées religieuses qui sommeillent dans l'âme de nos contemporains ne reçoivent pas d'impulsion. Elles se décomposent donc, faute de renaître dans les pensées de Jésus et d'y reprendre forme.

Nous voyons des hommes qui traînent aujourd'hui avec eux une conception du monde périmée, dans laquelle leur sensibilité élémentaire s'é mouss e et qui ne peut offrir aucun point de contact avec des pensées religieuses. L'avenir de la religion dépend d'une nouvelle alliance entre les conceptions que nous nous faisons du monde et les paroles de Jésus dans leur simplicité première.

Nous ne demanderons pas avec inquiétude comment telle ou telle connaissance moderne de la nature, que nous ne saurions refuser sans mauvaise foi intellectuelle, pourra être accordée au christianisme ; nous savons que la seule chose déterminante, c'est que les pensées et la volonté de Jésus deviennent actives en chacun et que soit libérée l'énergie spirituelle qui s'y trouve condensée. Nous ne ressentons nul besoin de nous accrocher à l'idée sophistiquée et indémontrable d'une Révélation, car nous croyons que le révélé nous vient des profondeurs de la simple pensée et de la sensibilité, nous croyons qu'à ces profondeurs l'âme humaine plonge dans l'esprit infini et qu'elle en est transie, nous croyons donc que la pensée humaine peut toucher aux profondeurs de l'être, sans révélation particulière.

Notre religion consiste en ceci que notre pensée se livre aux paroles de Jésus et que ce que nous sommes sur terre, ce que nous éprouvons, voulons et devons, nous en avons quelque connaissance par cela même qui s'éveille en nous à leur contact, lorsque nous les entendons. Nous pensons que telle sera la religion de l'avenir, en dépit de l'imperfection de ses manifestations en nous. Par là même, nous savons aussi que nous ne vaincrons pas par les discours seulement.

Lorsque nos pères engagèrent le combat pour une religion évangélique libre, ils pensaient que leur cause serait bientôt gagnante. Ils plaçaient leur confiance dans la force de conviction du verbe. Nous nous rendons compte aujourd'hui que ce combat traîne en longueur et nous n'avons plus la même confiance dans le discours, qu'il soit parlé ou écrit. Il ne va pas jusque là où le vrai combat se décide.

La connaissance des mystérieuses forces de la nature nous enseigne que la lumière est l'effet, la manifestation d'une énergie, qu'il s'agisse de la flamme d'une allumette, de la clarté que dispense un phare ou d'un éclair dans le ciel par temps d'orage. Pareillement, dans le monde de l'esprit, il y a autant de lumière qu'il y a d'énergie.

C'est pourquoi si notre religion doit sortir le monde de sa léthargie et de sa misère, nous ne comptons pas tant sur les confrontations verbales que sur la force, la puissance de notre piété qui devra grandir comme un feu.

Le combat pour une religion qui soit libre ne fait que commencer. Nous donnera-t-elle la puissance nécessaire pour nous transformer ? Deviendrons-nous en elle des hommes mieux formés, endurants et entreprenants ? Parviendrons-nous à travers elle à cette qualité humaine, simple et profonde, qui fera reconnaître à chacun ce qu'il peut entreprendre au nom de Jésus et qui lui donnera l'énergie d'agir en conséquence, dans les grandes comme dans les petites choses ? Serons-nous de ces hommes qui s'adonnent à une « tâche seconde » par laquelle nous contribuerons, dans l'esprit de Jésus, à rendre ce monde meilleur ?

C'est dans la mesure où nous serons ainsi disposés que nous pourrons vaincre et avec nous vaincra la cause de la liberté dans notre religion. La puissance que nous aurons acquise éveillera ce qui sommeille dans les âmes des hommes. On ne nous querellera plus pour des raisons de doctrine, on ne nous jugera plus sur telle ou telle de nos positions, mais les flammes de notre piété vont se répandre une à une, nous serons éclairés par la lumière de ce qu'il y a d'élémentaire ou d'essentiel dans la religion de Jésus, nous examinerons librement les doutes et les énigmes des Écritures.

En agissant ainsi, nous ne sommes pas partisans, nous sommes religieux. C'est cela que nous voulons considérer en cette heure, en nous appuyant sur le mot de l'apôtre Paul qui a été

un grand pionnier du combat pour la liberté et qui nous donne toujours à penser : « Le royaume de Dieu ne consiste pas en parole, mais en puissance ».

Et si nous sommes tous d'accord de nous mettre humblement à l'école de ce grand penseur, en lui empruntant les paroles qui doivent nous guider dans l'action, nous aurons du courage et de l'entrain pour nous engager à nouveau pendant un an dans le combat ingrat que demande la défense de la liberté formelle au sein de notre Église, et nous nous opposerons à la fois fraternellement et énergiquement à l'étroitesse de cœur, comme lui, l'apôtre Paul, devait déjà le faire à l'adresse des Corinthiens.

On dit volontiers que rien de ce qui appartient à la vérité ne peut disparaître. Sans doute. Mais il y a des vérités qu'on enterre. L'histoire spirituelle de l'humanité est rythmée par la formation, l'ensevelissement, puis la résurrection de vérités dans le domaine de l'art, de la science, de la pensée philosophique et de la religion. Et les époques qui se croient les plus sages sont en général celles qui enterrent des vérités.

Aussi n'avons-nous aucune assurance qu'au sein de notre Église un bien comme la liberté formelle ne risque pas d'être abandonné au cours du nouveau siècle tel qu'il s'annonce. Notre époque ne tient pas vraiment à devenir plus sage et à progresser, elle veut par-dessus tout sa tranquillité. Vous le savez d'expérience : les hommes méchants sont moins dangereux que les indifférents, car ces derniers s'avèrent capables de renier et même de combattre la bonne cause pour laquelle ils devraient s'engager.

La liberté formelle, établie dans nos églises, pourrait à la longue gêner les autorités de notre société. D'où la tendance à la refouler, si la situation s'y prête. Mais pour nous elle est une position stratégique à laquelle il ne faut renoncer sous aucun prétexte. À elle seule elle ne détermine pas l'issue des batailles, mais sans elle pas de combat. Sans elle, l'armée qui est appelée à se regrouper pour se battre, selon les plans, serait anéantie avant même de se mettre en état de marche. Il y a cinquante ans, le libéralisme de l'église strasbourgeoise a dû résister à un assaut du protestantisme sectaire qui à partir de Paris menaçait les églises réformées de la France entière. Il s'est battu et il a vaincu, sauvant ainsi la liberté, parce que les théologiens et les prédicateurs exposés à la frontière étaient soutenus par une bourgeoisie cultivée, dynamique, attachée à la religion. C'était le dernier service que le protestantisme strasbourgeois a pu rendre à la France.

Dans l'empire auquel nous appartenons maintenant et que nous reconnaissons, il est possible à l'esprit radical de l'évangile d'emporter la partie. Le pays est ouvert devant lui sur de grandes étendues. La place forte à la frontière, que l'on pensait inattaquable par l'ennemi extérieur, il faut qu'elle tienne en ces temps difficiles contre l'ennemi intérieur. Cela n'est possible que si des troupes montent la garde. Derrière les théologiens des années 1860 il y avait la population croyante du vieux Strasbourg. De là venait leur puissance. Nous, nous comptons sur les citoyens du nouveau Strasbourg. Ne pensez pas que ce soient là des questions de pure théologie, mais soyez convaincus qu'il s'agit d'un bien universel que nous avons à défendre et à faire fructifier.

Peut-être est-ce la vocation du protestantisme strasbourgeois, qui s'est déjà mis au service de la France protestante, de rendre maintenant au protestantisme d'Allemagne un service de même nature, dans le même esprit de libéralisme ?

Albert Schweitzer  
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)  
Traduction Jean-Paul Sorg